

L'Agrume

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Mon grand-père
Ping-pong
Pork and Milk
Liste rose
Eau sauvage

VALÉRIE MRÉJEN

L'Agrume

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

NOUS étions assis sur un banc près des Halles, sous une espèce de pergola en bois. Il faisait bon. Il m'a dit je ne t'aime pas.

La veille, il était arrivé une heure en retard au rendez-vous. J'étais devant la station d'essence de la porte d'Orléans à guetter les 4 L en espérant qu'il vienne. Il a fini par apparaître. J'avais envie de faire la tête mais la gaieté de le voir annulait tout. Ce n'était pas le moment de faire une remarque : déjà qu'il ne m'aimait pas beaucoup. J'ai juste relevé son manque de ponctualité sur le ton de la plaisanterie.

Une autre fois, j'ai rencontré un type au cours d'un festival de documentaires ardéchois. Il était avec son amie.

Il était venu s'asseoir près de moi le dernier soir, dans la salle 3. Il y avait le nom d'un de mes cousins dans les crédits techniques (J.-J. Mréjen). Je lui avais montré le programme fièrement.

Une fois rentrée de vacances, j'eus un appel d'une autre Valérie Mréjen qui habitait dans le XII^e : elle venait de recevoir un courrier de lui. Il avait cherché mon adresse dans l'annuaire mais j'habitais dans les Hauts-de-Seine. La Valérie Mréjen qui avait reçu la lettre me demanda si je connaissais ce B. R., car elle avait un ami du même nom. Je dis que oui. Elle m'expédia le tout dans une plus grande enveloppe.

C'était une feuille de papier calque avec un morceau de film agrafé d'un côté et du scotch.

J'ai répondu et marqué mon adresse en ajoutant deux croix. Une croix signifiait un baiser. Comme il ne comprenait rien, il les a observées à la loupe. Il s'appelait Bruno.

Il était petit, brun, les yeux bleus très myopes. Il portait des lunettes. Son premier réflexe du matin était de les chercher pour les passer au Paic citron.

Il attrapait délicatement les branches et les posait sur ses oreilles.

La première fois qu'il est venu chez moi, c'était en revenant de Tours. Il m'avait pris une boîte de macarons chez un pâtissier

tourangeau. Nous sommes restés debout à nous embrasser au milieu du studio. Il était arrivé chez moi, avait réussi à trouver ma rue et apporté ces délicieux gâteaux. Bientôt, il m'a dit qu'il devait remettre un document à son frère aux environs de Jouy-en-Josas. Il est parti en promettant de revenir. Pendant ce temps, j'ai tournoyé en rond et admiré les macarons. Au bout d'un moment, je me suis mise à la fenêtre pour guetter sa voiture.

Il est revenu au bout d'une heure. J'ai pensé ouf.

Une autre fois, je l'ai revu dans un café de Montmartre. Il portait une chemise gris sombre à minuscules taches blanches pareilles à des flocons de neige cathodique.

La veille d'un jour passé, il m'avait dit qu'il m'appellerait. J'ai attendu. Je n'osais pas sortir. J'avais peur qu'il raccroche en trouvant le répondeur. Je suis restée chez moi, j'ai patienté non loin du téléphone en pleurant d'impatience. Il s'est mis à faire nuit. Je n'avais fait qu'attendre et espérer toute la journée. Peut-être était-il arrivé quelque chose? (Je me disais cela pour ne pas l'accuser.) Je l'ai appelé vers neuf heures dix. Puis vers

neuf heures et quart. Tout à coup, il venait de rentrer. Il m'a dit: on est allés voir une exposition au Jeu de Paume. Il parlait gentiment mais avec une voix ferme. Il m'a promis de rappeler plus tard.

Avant ça, j'étais tombée sur elle au téléphone. Je ne me posais pas trop de questions. J'avais surtout demandé à parler à Bruno.

Un soir, son répondeur était cassé: il diffusait en boucle une mélodie d'attente et l'on n'entendait plus le bip sonore. (Il y avait des problèmes sans arrêt avec sa messagerie de puta di merda). J'ai essayé de reconnaître l'air et suis allée m'acheter un disque en cherchant la pochette qui semblait correspondre. (Malheureusement, ce n'était pas ça du tout.)

Un mercredi matin, nous nous sommes levés tard. J'aurais bien voulu passer la journée avec lui mais il avait un déjeuner d'anciens élèves. Je ne pouvais jamais savoir à l'avance.

Il aimait le lait frais en bouteille. Le lait longue conservation était infect à ses yeux.

Je ne sais plus ce qu'il mangeait le matin. Du pain de mie avec de la confiture et du beurre. Il prenait du beurre Président en barquette de plastique. Il buvait du thé. Lorsque j'habitais au premier, j'allais acheter des croissants.

Il faisait un cérémonial de tout. Ouvrir le sac en papier des croissants, nettoyer ses verres correcteurs, verser du thé. Il aimait surtout défaire les emballages avec mille précautions. Il attrapait le papier de soie du bout des doigts et effectuait un mouvement du milieu vers les bords. Il aurait pu manipuler du gros carton comme si c'était un coquelicot pour la beauté du geste.

D'ailleurs, la première fois que je l'ai revu, il m'avait parlé d'une vidéo dans laquelle Paul-Armand Gette tripotait un nénuphar en plastique. Il m'avait mimé le mouvement répétitif des doigts dans le salon de thé de la rue Racine. Nous dégustions du strudel. Son histoire m'avait fait rougir. Ça m'avait complètement séduite.

Il m'avait raconté avec fascination la rencontre entre un garçon et une fille de son ancien lycée. C'étaient des gens assez morbides.

La fille faisait de la peinture au sang de bœuf récupéré par seaux entiers et dessinait avec les mains, vite vite avant que ça coagule. Le garçon réalisait des films : il étranglait des chats en super-huit. Bruno me disait qu'ils s'étaient trouvés en se donnant des petits coups de cutter aux avant-bras, assis sur un banc de la cour.

Il m'avait expliqué que ce couple avait inventé un système original pour développer les films super-huit dans un tuyau d'arrosage.

Il accompagnait ses descriptions de mouvements des mains pour figurer l'effilement du tuyau d'arrosage, l'ouverture d'un couvercle ou d'une barquette de BigMac. Pour les sensations gustatives, il plissait légèrement les yeux et frottait doucement le bout de ses doigts comme s'il venait de manger un feuilleté et voulait se débarrasser des miettes. Un jour, il avait eu une révélation en buvant du jus de truffe. Il me parlait des gâteaux de sa grand-mère, des cookies achetés aux Halles et des biscuits de la mère Poulard.

Une fois, j'ai rêvé que nous prenions un train en compagnie de son amie. Elle lui montrait des variétés de gâteaux pour attirer

son attention. Bruno marchait, complètement ébahi par ces trouvailles. Il poussait des petits cris "ooh, ooh" en hochant la tête.

Il s'achetait des tranches de foie. Une fois rentré chez lui, il sortait le paquet du sac, écartait l'emballage et observait le beige luisant.

Un jour, ils étaient tous allés, Bruno et ses amis, déguster des brownies chez un glacier américain. L'une des filles découvrit un cheveu dans sa part. Bruno lui conseilla de tout manger autour afin de ne laisser que le morceau avec le poil : ça permettrait d'en avoir un gratis. Elle entama les bords en évitant la zone critique, sculpta le bloc à la cuillère et se plaignit seulement à la dernière bouchée. On leur offrit un deuxième bout et des excuses.

Il se surnommait l'Agrume et dessinait son effigie sous forme d'un citron. Il avait créé l'icône dans son ordinateur.

Un dimanche, j'entrepris de fabriquer le volume d'une machine à sous en carton pour lui envoyer. Je voulais lui signifier que j'avais gagné le gros lot en faisant sa rencontre. J'ai assemblé les bords et le dos avec du scotch, colorié l'objet au feutre et placé des pièces en

chocolat dans le tiroir à glissière. J'avais figuré trois oranges au tirage.

J'ai expédié le tout dans un colis postal avec du rembourrage en mousse. Une autre fois, je lui ai adressé un camembert "Vallée" (pour Valérie) acheté chez un excellent fromager. Il m'a rapporté que le fromage sentait très fort en arrivant, alors que je l'avais choisi à peine fait. Mais il paraît qu'il était excellent. J'adorais lui acheter des bons produits. Je prenais du lait frais demi-écrémé qui tournait toujours avant que je l'aie vu.

Il possédait un Leica. Au cours d'un rendez-vous, il prit quelques photos, dont celle de deux sacs en plastique légèrement transparents. Il s'émouvait de la beauté des choses avec un réel enthousiasme. De la crème de lait à la surface d'une tasse, d'un bouchon de lavabo durci et craquelé, d'une tache de mois sur un fruit, il disait c'est beau en les pointant du doigt. Un jour que nous étions chez la sœur d'un ami, il aperçut une soupape de cocotte près des plaques de cuisson. Il la prit entre le pouce et l'index et loua ses qualités plastiques, sans mesurer la surprise de notre hôte. Il fit encore une ou deux remarques, étonné de ne pas rencontrer chez nous plus d'écho.

Il m'avait donné rendez-vous à treize heures dans un restaurant japonais. J'avais passé une robe achetée la semaine avant, une robe de créateur connu. Les passants me remarquaient. Je l'attendis près d'une heure, essayant de toutes mes forces de prendre un air distrait. Je m'obligeais à rêvasser pour avoir l'air surpris lorsque je le verrais venir. Il avait eu un problème de métro. Dans le restaurant, il admira les petites tasses striées de bleu qu'on nous avait servies pour boire le thé. Il les prit dans ses mains avec beaucoup de respect, et me confia que leur seule vue devrait suffire pour être heureux. Qu'il était impensable de ne pas atteindre le bonheur au contact de ces bols.

Il apprenait le japonais à l'école. Il me faisait des petits dessins de caractères; l'homme dans la maison, la femme avec l'enfant, le temple, etc.

Il possédait un livre de photos de Sophie Ristelhueber; des vues d'avion, de champs de bataille et des empreintes de tanks au milieu du désert. Il répétait c'est beau en détaillant les pages. De même qu'il trouvait belles les grandes images de Serrano prises à la morgue, les peaux brûlées, les plaies ouvertes, les

chairs de cire, les pieds d'un nourrisson enrubbannés, une étiquette accrochée à l'orteil. Ce qui lui plaisait, c'était la matière.

Je ne pouvais pas voir ces images. À Rome, elles étaient présentées dans une galerie. J'essayais de formuler mon dégoût mais il était si sûr de lui qu'on ne pouvait pas parler du tout. Ses arguments étaient de marbre. Il citait toujours un exemple ou une phrase pour me désarçonner et me remettre à ma place. Un jour, j'ai éclaté en pleurs tellement il m'était difficile d'exprimer quoi que ce soit. Il m'a prise dans ses bras d'un air de dire pauvre fille. J'étais tout de même contente qu'il me prête son épaule : c'était toujours ça de pris. Bruno me serrait dans la rue ! Un inconnu quelconque aurait pu voir ce geste. N'importe qui ! Ça signifiait qu'il acceptait de montrer au monde comme nous étions intimes.

C'était en allant dîner chez des gens dont j'ai oublié le nom. J'avais eu leur numéro de téléphone par Françoise, l'ancienne amie d'un ami. Nous avions bu un café toutes les deux en terrasse, elle connaissait des gens là-bas. À Rome, je m'étais crue obligée de les appeler. Ils nous avaient conviés en tant

qu'amis de leur amie. Bruno était seul à parler avec eux car il avait appris l'italien au lycée. J'essayais de suivre en écoutant. La jeune femme avait préparé des entrées à base de veau et de jambon cru. J'étais gênée d'être venue là, ils avaient préparé un excellent dîner. Nous n'avions rien de spécial à dire, à part parler de Rome.

Il avait loué une villa via Balilla, dans le quartier des travestis. Des perruques flottaient aux séchoirs. On voyait aussi des bustiers. C'était un problème pour la douche parce que les réservoirs étaient alimentés à l'eau de pluie. Un filet d'eau sortait de la pomme, il fallait se débrouiller avec. Un matin, il m'a rejointe tard, je lui ai demandé "ça va?". Il m'a répondu "non, ça ne va pas". C'était à cause de l'eau : il n'y avait plus une goutte.

Le soir de mon arrivée, nous étions sortis manger dehors. Le serveur avait glissé tout haut un compliment sur moi. Je me disais : comme il doit être fier d'être avec une fille que les autres trouvent bien.

Quelquefois, nous allions acheter des glaces. L'idée venait de lui parce que je n'osais pas, mais quand il proposait, ça me paraissait

toujours être le moment. Nous prenions une ou deux boules dans un gobelet.

Une fois, j'avais demandé praliné. Il trouvait ce parfum dégoûtant. Je regrettai mon choix. J'aurais voulu qu'il apprécie, qu'il pioche dedans avec sa cuillère plate, qu'il finisse tout en me congratulant tellement il adorait.

Un soir, nous devions emprunter le tramway pour rejoindre la maison. Il était tard. Le chauffeur du tramway a continué sans nous voir et Bruno s'est mis à trotter derrière dans l'espoir vain de l'attraper. J'essayais de le suivre à bout de souffle, déroutée par les étincelles et le crépitement des câbles. Ça ne servait à rien. Le tram était loin, mais Bruno voulait vaincre. Il suivait le tram : je courais après lui.

À l'x, ils habitaient à deux. C'était un petit studio dans un immeuble en brique avec une baie vitrée sur un balcon. Il y avait des livres, des agrumes, des peignoirs en éponge, des plaquettes de pilules, des cartons d'emballage et des galettes "La Bienfaitante".

J'ai fini par lui demander si sa copine allait toujours rester, et il a répondu que justement,

il lui cherchait une chambre à louer dans Paris. Il m'a demandé si je ne connaissais pas quelqu'un qui aurait ça. J'ai posé la question à ma tante. Elle avait une voisine dont la chambre était libre. Bruno a écrit à cette dame pour demander à voir. Ça lui a plu. C'était au septième étage. Il a poussé la harpie à y emménager.

C'était rue Gay-Lussac, en face d'un couvent de sœurs. Du quatrième, de chez ma tante, on les voyait cultiver leur jardin.

Bruno gardait des oranges et des citrons qu'il mettait à moisir. Il s'étonnait après d'être envahi par les mouches. Au téléphone, il s'écriait tout le temps : Ah ! en voilà une ! Je ne sais pas d'où elles sortent ! Elles sont endormies ! Il essayait de les attraper mais elles étaient trop molles. Ça le rendait hystérique. Jusqu'au jour où il comprit qu'elles venaient pour les fruits : c'étaient des drosophiles.

Une fois, il avait oublié un reste de cous-cous dans une cocotte minute avant de s'en aller trois jours. C'était moisi à son retour. Je me disais : comme il est attendrissant. Il a la tête ailleurs. Je trouvais les drosophiles attendrissantes.